

Allgemeine Besprechungen = Comptes rendus généraux

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **5 (1998)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Nutzungsbedingungen

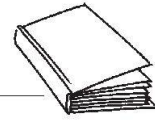
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ALLGEMEINE BESPRECHUNGEN COMPTES RENDUS GÉNÉRAUX

ANNE RADEFF

DU CAFÉ DANS LE CHAUDRON ECONOMIE GLOBALE D'ANCIEN RÉGIME (SUISSE OCCIDENTALE, FRANCHE-COMTÉ ET SAVOIE)

MÉMOIRES ET DOCUMENTS DE LA SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE DE LA SUISSE ROMANDE, QUATRIÈME
SÉRIE, TOME IV, LAUSANNE 1996, 559 P., FS 45.-

Après avoir lu *Du café dans le chaudron*, on ne s'étonnera plus guère de voir des produits d'outre-mer se consommer dans les chalets d'alpage ni des escargots, ramassés par des garçons de l'Oberland bernois, finir dans des assiettes italiennes.

L'ouvrage d'Anne Radeff parle de régions «terriennes» relativement peu peuplées, situées loin des eaux salées: la Franche-Comté, la Savoie et la Suisse occidentale (les cantons actuels de Berne, Fribourg, Valais, Vaud, Neuchâtel et Jura), couvrant environ 42'000 km² et abritant, vers 1800, quelque deux millions d'habitants. L'espace étudié est à cheval sur les frontières géopolitiques, la période traitée dépasse le cadre de l'Ancien Régime et se prolonge jusqu'au début du XIXe siècle. Double défi dont les historiens mesurent la difficulté et dont ils apprécieront d'autant plus les fruits.

La recherche a pour objet ce que l'auteure appelle une *économie globale*, intégrant «les réseaux commerciaux locaux et régionaux au négoce international, le crédit et le troc aux échanges monétaires, le petit commerce d'objets usuels aux achats de marchandises luxueuses», mettant en relation paysans-producteurs (et consommateurs), détaillants, marchands et négociants à travers un tissu

d'échanges généralisés. De ces échanges, on découvre au fil des pages les *objets*, soit les produits commercialisés, banals ou raffinés, nécessaires ou «superflus», les *acteurs* parfois surprenants, presque toujours polyvalents et probablement polyglottes, les divers *rythmes* – réguliers et irréguliers, hebdomadaires, mensuels, annuels – et les multiples *lieux*, de la foire à la maison privée en passant par les tavernes et les auberges. Grâce à l'articulation claire de l'ouvrage et son écriture élégante, le lecteur ne se sent jamais écrasé par l'énorme masse des informations réunies et il lit son texte avec plaisir. Il regrettera peut-être que la mise en page – très soignée du reste – n'utilise pas la séparation des mots à fin d'une ligne et que la couverture du livre – qui ne lui coûte pas cher, il est vrai – soit moins durable que ne le sera sans doute son contenu.

Mais venons-en à la thèse, d'inspiration anglo-saxonne, que soutient et développe Anne Radeff. Elle dit que «l'économie de marché imprègne la société paysanne d'Ancien Régime beaucoup plus profondément que les études portant sur la partie visible de l'iceberg (centres bancaires et boursiers, grand commerce international) ne le font croire». L'analyse combinée des réseaux (de foires, marchés, boutiques, auberges, colporteurs, etc.) et des changements de goût chez les consommateurs révèle un Ancien Régime caractérisé par la multiplication et la «ruralisation» du commerce. Ainsi, à la fin du XVIIIe siècle, dans l'espace analysé 80% des localités ayant des auberges ou des boutiques, deux tiers des lieux qui organisent des foires et un tiers de ceux qui tiennent marché sont des villages.

L'investigation historique proposée passe par la critique d'idées préconçues; elle renverse quelques mythes à la vie longue et relativise certaines abstractions théoriques trop rigides. Premièrement,

l'imaginaire autarcie paysanne (facilement confondue avec l'autoconsommation) n'a d'existence qu'aux yeux de qui ignore le rôle important du commerce local et régional dans les campagnes dès le XVe siècle. Deuxièmement, les paysans ne sont pas simplement une classe opprimée, mais apparaissent comme des acteurs essentiels de la construction progressive d'un système mondial capitaliste. Troisièmement, «le semis dense des lieux du commerce rural n'est pas organisé en un réseau hiérarchisé. [...] Bien des villages échappent à l'effet de gravité présumé des villes.»

En vérité, le dynamisme commercial des campagnes préindustrielles ébranle les conceptions courantes du devenir européen, focalisées sur le rôle des villes et des États nationaux. Conceptions de citadins (pour des citadins) déclarant la réalité rurale quasi immuable, donc indigne d'intérêt historique; conceptions de «mâles» aussi, qui ont tendance à ignorer le travail – bien sûr moins visible – des femmes et des enfants, et qui considèrent comme quantité négligeable les modestes objets de ménage échangés.

Il était temps que le livre d'Anne Radeff vienne remettre la boutique au milieu du village.

P.-S. L'ouvrage présenté n'est pas diffusé en librairie (sauf en France). Il se commande directement auprès de la Société d'histoire de la Suisse romande (avenue de Béthusy 6, CH-1005 Lausanne, tél. 021 311 00 82)

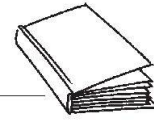
Norbert Furrer (Syens)

RENÉ LEBOUTTE (ÉD.)
PROTO-INDUSTRIALISATION
 RECHERCHES RÉCENTES ET
 NOUVELLES PERSPECTIVES
 (MÉLANGES EN SOUVENIR DE
 FRANKLIN MENDELS)

LIBRAIRIE DROZ, GENÈVE 1996, 320 S., FS 40.80

Es kann als Zeichen für die Reife eines wissenschaftlichen Konzepts gelten, wenn sich nach Jahrzehnten die Retrospektiven dazu häufen. Nach dem Rückblick, den Medick, Kriedte und Schlumbohm 1992 in «Geschichte und Gesellschaft» unter dem Titel «Sozialgeschichte in der Erweiterung – Protoindustrialisierung in der Verengung?» vorgenommen haben, und nach dem Reader von Cerman und Ogilvie (*Protoindustrialisierung in Europa*, Wien 1994), gab René Leboutte in der Reihe des Genfer *Centre d'histoire économique internationale* 1996 einen äusserlich bescheiden aufgemachten, aber um so gehaltvolleren Band zum Thema heraus. In Erinnerung an Franklin Mendels, einen der Väter des Modells der Protoindustrialisierung und Lehrstuhlinhaber am *Département d'histoire économique* der Universität Genf, entfalten 17 Autorinnen und Autoren in 14 englisch oder französisch verfassten Beiträgen das Spektrum der aktuellen Forschung zur Protoindustrialisierung. Einem ersten eher allgemein orientierten Teil folgen in der zweiten Hälfte einige Regionalstudien.

Nicht wenige Artikel beginnen mit Kritik und Distanzierung von Mendels' Konzepten, um – wie wir das aus der reichhaltigen Protoindustrialisierungsforschung mittlerweile gewohnt sind – die Spezifität des eigenen Untersuchungsgegenstands aufzuzeigen. Diese Form der wissenschaftlichen Hommage an einen Grossen des Fachs erinnert daran, dass die Bedeutung eines wissenschaftlichen Modells nicht darin liegt, dass es in 1001 Fällen möglichst genau zutrifft, fruchtbar



und wertvoll wird es vielmehr durch die Fragen und die Forschungen, die es auslöst. Und unter dieser Perspektive ist das Modell der Protoindustrialisierung, zu dem Mendels wichtige Fundamente geliefert hat, wohl eines der erfolgreichsten heuristischen Konzepte der Geschichtswissenschaft der Nachkriegszeit.

Einleitend gibt René Leboutte einen informativen Überblick über neuere Arbeiten und Perspektiven der Protoindustrialisierungsforschung. Nach wie vor ungenügend bearbeitet sind auch hier geschlechtergeschichtliche Fragestellungen, insbesondere die Frage der Arbeitsteilung zwischen Mann und Frau (und Kindern, wäre zu ergänzen). Ebenso bedürfen die Rolle des Staates und die Differenzierung von Kauf- und Verlagsystem weiterer Forschungsarbeit. – Paul M. Hohenberg streift in einem essayistischen Beitrag die wichtige Frage, wie Verstädterung, Stadtgeschichte und Protoindustrialisierung zusammenhängen. – In ähnlicher Weise deutet Myron P. Gutmann ein weiteres wichtiges Forschungsfeld an, nämlich die konjunkturellen und strukturellen Zusammenhänge zwischen Krieg und Protoindustrialisierung. – Fehlen durfte natürlich auch ein Artikel von Medick, Kriedte, Schlumbohm nicht (es ist die Übersetzung des «Ur-Artikels» aus *Geschichte und Gesellschaft*). Das Göttinger Trio sieht zwar zahlreiche Modifizierungen und Differenzierungen («the blurring of the concept» in Ulrich Pfisters Worten), kann aber mit Befriedigung feststellen, dass das von ihnen 1977 lancierte Modell von der «Industrialisierung vor der Industrialisierung» nach wie vor fruchtbar ist. – Ulrich Pfister vertritt in diesem Band jenen Forschungsstrang, dessen Vertreter und Vertreterinnen die Protoindustrialisierung mit den Kategorien und Instrumenten der neoklassischen Ökonomie «einzufangen» suchen. Dass das von Pfister entwickelte Variablen-

gebäude mit seiner Neigung zum Ökonomismus mit Ansätzen wie sie zum Beispiel Medick in seinem neuen Buch über Laichingen vertritt, nicht so leicht vereinbar ist, wird allerdings in der Forschung noch wenig diskutiert. – Eher enttäuschend sind die Beiträge von David Levine und Chris Vandenbrocke. Während sich dieser sehr allgemein mit der Frage nach der Dauer der Arbeitszeit in protoindustriellen Verhältnissen befasst, deklariert jener die Gemeinplätze der Demographie des protoindustriellen Zeitalters nach einem malthusianistischen Schema durch.

Der faszinierendste Artikel stammt von Kirti N. Chaudhuri, der das im allgemeinen auf Europa konzentrierte Modell der Protoindustrialisierung ausweitet und den Blick auf Aussereuropa, besonders Indien und China richtet. Der Autor weist nach, dass das gewerblich-(proto-)industrielle System Südasiens in den Bereichen Textilien, Metallbearbeitung und Keramik seinem europäischen Pendant bis ins 19. Jahrhundert – bis zum Übergang von der Solarenergiegesellschaft zum Maschinenzeitalter – an Qualität wie an Quantität überlegen war. Den Kolonialmächten verblieb (zum Teil) der Handel, ferner die Bewachung der Handelsrouten und – das Preisdiktat. Chaudhuri liefert eine spannende Skizze des frühneuzeitlichen asiatisch-europäischen Kapitalismus, nicht zuletzt auch, indem er die weitgespannten Handelsnetze indischer und chinesischer Kaufleute darstellt. Der Beitrag macht deutlich, wie sehr auch die Erforschung der Protoindustrialisierung unter der Verengung des eurozentrischen Blicks leidet.

Mit einem Übersichtsartikel über «Gender, workload and agricultural progress: Japan's historical experience in perspective» von Osamu Saito ist in diesem Band verdienstvollerweise auch die auf eine lange Tradition zurückblickende

japanische Forschung zur Protoindustrialisierung vertreten.

Abgerundet wird der Band mit einer Reihe von Regionalstudien. Pat Hudson und Steve King gehen auf die Zusammenhänge zwischen Protoindustrialisierung und Industrialisierung in Yorkshire im 18. Jahrhundert ein und behandeln besonders die Frage der Migration und der Ortsverbundenheit der in der (Proto-) Industrie tätigen Menschen. – Maxine Berg behandelt die Affinitäten von Protoindustrie, Kleingewerbe und Konsumgüterproduktion (Waffen, Eisenwaren, Knöpfe, Wohngebrauchsgüter, Ziergegenstände, Kolonialwaren usw.) in der – wie sie es nennt – «workshop economy» von Birmingham und Sheffield im 18. Jahrhundert. Sie hebt unter anderem die fließenden Übergänge zwischen Handwerk und (Proto-)Industrie, ebenso jene zwischen städtischer und ländlicher sowie gross und klein dimensionierter (Proto-)Industrie hervor. – Aufschlussreich ist der Beitrag von Herman Van der Wee und Peter D'Haeseleer, die Mendels' Hypothesen am Beispiel der ländlichen Leinenindustrie im «Land van Aalst» im 18. und 19. Jahrhundert einer kritischen Prüfung unterziehen. Das Untersuchungsgebiet liegt unmittelbar benachbart zu jenem von Mendels. Im Unterschied dazu basiert die Protoindustrie im «Land van Aalst» auf dem Kauf- und nicht auf dem Verlagssystem, ferner scheitert die Region im Gegensatz zu ihrem Nachbargebiet beim Wandel zur Fabrikindustrialisierung. – René Leboutte arbeitet mit einer materialreichen Studie die Bedeutung der textilproduzierenden und metallverarbeitenden Protoindustrie (unter anderem Waffen und Nägel) für die Entstehung der Schwerindustrie im «bassin industriel» von Lüttich heraus. Paradigmatisch lässt sich die Entwicklung vom einen zum anderen an der Geschichte der Familie Cockerill nachvollziehen. – In

einem interessanten Beitrag weist Salvatore Ciriaco am Beispiel Venedigs und des Veneto (Verarbeitung von Wolle und Seide sowie Bergbau) auf die Vernachlässigung italienischer Protoindustrieregionen in der bisherigen Forschung hin. Ihre Besonderheit liegt darin, dass hier komplexe Stadt-Umland-Beziehungen gerade auch im Bereich der gewerblichen Produktion auf dem Land bis auf das Spätmittelalter zurückgehen. Dabei spielt die Überlagerung politischer und ökonomischer Beziehungen eine wichtige Rolle für die protoindustrielle Entwicklung.

Sammelbände benutzt man im allgemeinen selektiv, ausser Rezensenten liest sie kaum jemand je ganz. Der vorliegende Band lässt sich sogar am Stück lesen, er bietet dem Historiker und der Historikerin, die sich für protoindustrielle Gesellschaften und ihre Übergänge zu anderen Gesellschafts- und Wirtschaftssystemen interessieren, eine reichhaltige und nicht selten spannende Lektüre.

Albert Schnyder (Basel/Liestal)

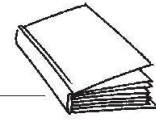
**PAUL BAIROCH,
ERIC J. HOBBSAWM
(SOUS LA DIR. DE)**

**STORIA D'EUROPA
L'ETÀ CONTEMPORANEA. SECOLI
XIX-XX**

EINAUDI, TORINO 1996, 1489 P., 160'000 LIRE

Cet ouvrage est le dernier d'une série de cinq volumes sur l'histoire de l'Europe, qui s'adressent à un public relativement large. Le premier, *L'Europa oggi* (1992), a été suivi par *Preistoria e antichità, Il medioevo* et *L'età moderna*.

Pour *L'età contemporanea*, Paul Bairoch et Eric J. Hobsbawm ont réuni une quarantaine de contributions qui retracent l'évolution économique, politique et sociale du Vieux Continent de-



puis les débuts de la «double révolution» qui s'est produite en Angleterre et en France à la fin du XVIII^e siècle. L'Europe, dans cette «époque la plus révolutionnaire de l'histoire mondiale au moins depuis la révolution néolithique» qui a bouleversé la vie des Européen-ne-s «à une vitesse largement supérieure à celle de toutes les époques précédentes» (Note introductive, p. XX), est traversée par une multitude de processus politiques et sociaux en interaction avec les changements survenant dans la sphère de la production et des échanges.

Dans l'ensemble de l'ouvrage, les phénomènes économiques occupent une place centrale (trois parties sur huit). Les chapitres intitulés «L'économie: une rupture historique» et «L'Europe industrielle» offrent un bilan assez large de l'avènement de l'ère industrielle et de ses transformations jusqu'à la phase de «crise et transition» de ce dernier quart de siècle (*Van der Wee et Clement*). Pour J. Mokyr, qui place le changement technologique au cœur de la révolution industrielle, «l'Europe a enseigné au monde que les miracles rendus possibles par le progrès technologique, par la libre entreprise et par l'efficacité dans la gestion, sont en mesure de briser les chaînes de la pauvreté et du besoin. Il sera désormais difficile pour le monde d'oublier la leçon.» (p. 320) Si la marche triomphale de l'industrialisation est impressionnante, elle n'est ni linéaire ni égalitaire, mais plutôt faite d'instabilités, de crises (*Berend*) et de rapports de dépendance (*Batou et David*). Comme le montrent ces derniers, de nombreux pays de la périphérie européenne ont rencontré des difficultés souvent insurmontables pour rejoindre les niveaux de développement des pays les plus avancés.

Le dynamisme, mais aussi les changements et les difficultés apparaissent également dans la partie sur «L'Europe et le reste du monde: expansion et contrac-

tion». La suprématie commerciale de l'Europe décline après 1914, alors que sa domination, qui avait atteint plus de 40% de la surface terrestre et presque un tiers de la population mondiale en 1938 (*Etemad*), s'effrite après 1945. L'analyse de P. O'Brien sur les relations de l'Europe avec le Tiers-Monde tend à démontrer que ces rapports demeurent asymétriques durant ces deux derniers siècles.

Les explications et les implications d'ordre économique gardent une place importante dans les trois sections «Les Européens: mobilité et changements structurels», «L'environnement social: un changement radical» et «Scénarios culturels: élites et masses», notamment dans les articles sur les migrations, l'urbanisation et les transformations structurelles de la population, les transports, le monde agricole, le tourisme, les sciences et l'utilisation de l'art dans la production industrielle. Une interprétation privilégiant l'économique est certes pertinente, mais elle marginalise parfois les causes politiques, comme dans le cas des migrations (*Glazier*), où n'est pas abordé, par exemple, le problème des mouvements de population provoqués par les guerres européennes du XX^e siècle.

Cela dit, le politique est loin d'être absent dans *L'Europa contemporanea*. On trouve déjà cette dimension dans diverses contributions plus proprement «économiques», comme dans celles qui examinent la question du nationalisme économique des pays périphériques (*Batou et David*), de l'intégration européenne (*Pol-lard*) ou de la production des armements (*Krause*). Mais la sphère politique est surtout présente dans les deux parties restantes. «Les espaces politiques: le pouvoir et les pouvoirs» traite surtout des luttes pour, dans et entre les espaces nationaux. À ce propos, il convient de signaler l'excellente problématisation de l'ascension de la Nation et des nationalismes (*Busino*) ■ 183

ainsi que l'analyse du rôle des guerres (*Halliday*). L'incurie et la brutalité des nations face aux minorités font l'objet d'un bon survol historique – mais malheureusement trop bref (*Berend*). De même, on peut regretter que les contributions sur les institutions représentatives et les partis politiques (*Pizzorno*) et sur la montée et le déclin du communisme européen (*Agosti*) n'aient pas été complétées par une étude concernant le mouvement fasciste.

Enfin, la partie «Religions, structures et images de la société» montre l'interdépendance entre structures sociales, conditionnements politiques et luttes émancipatrices. Les transformations dans les classes sociales sont analysées de manière approfondie par J. Kocka et H.-G. Haupt, alors que M. Hanagan parcourt les révolutions européennes depuis 1789.

En plus des changements et des révolutions, il y a aussi les permanences, notamment dans l'ordre anthropologique. Dans la contribution la plus longue du volume, H. Le Bras propose un schéma pour «organiser» la diversité parfois extrême des coutumes, tels que les comportements électoraux, religieux ou démographiques. Il se fonde sur l'interaction de trois niveaux de socialisation: famille, voisinage et région. Ces trois facteurs «ont en général une origine politique profonde et souvent dramatique, qui a façonné la forme actuelle et qui décide de l'influence qu'ils exercent sur mille comportements et attitudes de tous les jours» (p. 803). L'intégration ou non des individus au troisième niveau se produit généralement par l'adhésion à une idéologie ou à une religion. Ainsi s'expliquent certaines permanences surprenantes, comme par exemple au Trégor, où l'on a adhéré au jacobinisme républicain il y a deux siècles et où le vote communiste est, en 1986, deux à trois fois supérieur à la

tement avec le reste de la Bretagne catholique et conservatrice. Plusieurs clivages gauche/droite de six pays d'Europe occidentale étudiés par l'auteur trouveraient ainsi leur explication.

Les résistances à la domination et les combats pour la liberté sont donc un moteur essentiel de l'histoire, comme le confirme M. Perrot à travers l'étude de l'émancipation des femmes. Celle-ci résulte tout autant du processus de modernisation que de la lutte ininterrompue des femmes elles-mêmes. (À noter qu'une traduction française de l'ouvrage est envisagée).

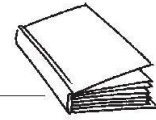
Tobia Schnebli (Genève)

MARTIN LEUENBERGER
FREI UND GLEICH ... UND FREMD
FLÜCHTLINGE IM BASELBIET
ZWISCHEN 1830 UND 1880

VERLAG DES KANTONS BASEL-LANDSCHAFT,
 LIESTAL 1996, 391 S., FR. 39.-

Die Schweiz ist oder, nach der jüngsten Entwicklung besser gesagt, war reich an idealen Darstellungen der eigenen Geschichte. Zu diesen Mythen gehörte ihre Rolle als Fluchtort im 19. Jahrhundert. Das vorliegende Buch ist in dieser Hinsicht ein Durchbruch. Es vermittelt den Lesern ein realistischeres und differenzierteres Bild von der Existenz der Flüchtlinge in der Schweiz im 19. Jahrhundert. Solche vom Kopf auf die Füße gestellten Vorstellungen müssen den Leistungen der damaligen Schweiz keinen Abbruch tun. Unbestritten ist, dass die Gewährung von Asyl vielen das Leben gerettet und ebenso vielen schlimmste Qualen und Martyrien erspart hat. Sie konnten zumindest für den Moment den drängendsten und bedrohendsten Gefahren entrinnen.

Leuenberger will mit seinem For-



schungsansatz zeigen, dass die Flüchtlinge in der Schweiz in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts sehr unterschiedlich und ungleich behandelt worden sind.

Sein Buch besteht aus zwei Teilen, in denen zwei zeitgleiche Fluchtbewegungen aus dem Jahr 1848 einander gegenübergestellt werden. Im ersten Teil wird das Flüchtlingsschicksal der führenden Köpfe des ersten und zweiten badischen Aufstandes (April und September 1848), teilweise anhand biographischer Abhandlungen dargestellt. Ähnlich verfährt Leuenberger im zweiten Teil. Gegenstand sind die aufgrund der Judenverfolgungen im Elsass 1848 in die Schweiz geflohenen Juden. Der abweisende Umgang mit den jüdischen Flüchtlingen wird anhand verschiedener Lebensläufe und Familienschicksale nachgezeichnet. Beide Fluchtbewegungen, so stellt Leuenberger anhand des Vergleichs fest, seien bei den Politikern und der Bevölkerung auf eine sehr unterschiedliche Resonanz gestossen. Je mehr er sich mit der Geschichte der deutschen Flüchtlinge und der 48er Revolution auf der einen und der 1848 aus dem Elsass geflohenen Juden auf der anderen Seite beschäftigt habe, «um so deutlicher» sei ihm «das Paradoxon vor Augen» getreten, «dass im Baselbiet die deutschen Republikaner mit offenen Armen, die jüdischen Händler aus dem Elsass dagegen viel weniger akzeptiert wurden».

Es gelingt Leuenberger mit Hilfe seiner Regionalstudie allgemeine Vorstellungen zu modifizieren. Die Unterschiede in der Behandlung der beiden Gruppen sind jedoch dadurch etwas zu gross ausgefallen, dass Leuenberger schwerpunktmässig die Gruppe der führenden Personen der deutschen 48er Revolution mit den jüdischen Flüchtlingen vergleicht, aber die einfachen Teilnehmer der 48er Revolution und besonders des dritten badischen Aufstandes im Frühsommer 1849 nur am Rande streift. Ein intensive-

rer Blick auf deren Schicksal hätte die Unterschiede relativiert. Als 1848 das Flüchtlingsproblem zu einem Massenproblem wurde, näherte sich das Verhalten der Schweizer Behörden gegenüber den Flüchtlingen aus Deutschland der Haltung gegenüber den Juden an. Auch die Haltung der Bevölkerung wurde ambivalenter.

Die Teilnehmer des Heckerzuges im Jahr 1848 waren eine vergleichsweise kleine Schar. Zudem konnte ein grosser Teil von ihnen aufgrund der offenen politischen Situation in Deutschland (Beratungen der Nationalversammlung) und aufgrund einer Amnestie nach kurzer Zeit heimkehren. Die Führung, die nicht unter diese Amnestie fiel, konnte nach Amerika auswandern, weil ihr die dazu nötigen Mittel zur Verfügung standen.

All das war 1849 nicht mehr der Fall. Die Masse der Flüchtlinge konnte nicht mit einer baldigen Amnestie rechnen, dazu war der Sieg der Reaktion zu umfassend. Die Masse der Flüchtlinge hatte aber auch nicht die finanziellen Mittel für eine Überfahrt nach Amerika.

Deshalb bestand die «Gefahr», dass eine beträchtliche Anzahl der Flüchtlinge gezwungen war, im Land zu bleiben. Es waren die zahlenmässigen Dimensionen und die Perspektiven eines dauernden Bleibens, die Widerstände gegen die Juden *und* gegen die Flüchtlinge von 1849 auslösten. Es gab also durchaus Gemeinsamkeiten zwischen beiden Gruppen, allerdings eben nicht zwischen der Führungsschicht der 48er Revolution und den Juden. Diese beiden Gruppen erlebten in der Tat eine unterschiedliche Behandlung. Mit den führenden 48ern wusste man sich ideologisch eins. Von ihnen wusste man, dass sie entweder nur für kurze Zeit bleiben oder aufgrund ihrer geringen Zahl und ihrer eigenen finanziellen Mittel leicht einzubürgern und zu integrieren waren.

Leuenberger bringt diesen Wandel im Verhalten gegenüber den deutschen Flüchtlingen des Jahres 1849 durchaus zur Sprache. Er stellt die Frage, ob sich die «erkennbare Begeisterung für Hecker und Herwegh auch über deren Wirkungskreis hinaus erstreckte. Die kleinen, immer zahlreicher werdenden deutschen Flüchtlinge fanden jedenfalls nicht so bereitwillig und so grossen Anklang im Baselbiet. Der Enthusiasmus der Bevölkerung war, wie verschiedene Hinweise manifestieren, keineswegs uneingeschränkt.» (148) Zutreffend spricht er von einer Verschärfung der Flüchtlingspolitik ab dem Sommer 1849.

Weitere Untersuchungen zur Praxis der Flüchtlingspolitik in den einzelnen Kantonen wären wünschenswert, um das auf der Grundlage der Baselbieter Entwicklung entworfene Bild der Flüchtlingspolitik weiterzuentwickeln.

Gert Zang (Konstanz)

**BEAT GNÄDINGER,
GREGOR SPUHLER
FRAUENFELD
GESCHICHTE EINER STADT
IM 19. UND 20. JAHRHUNDERT**

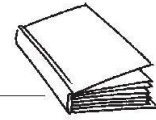
HUBER, FRAUENFELD 1996, ZAHLREICHE ABB., 383 S., FR. 48.–

Das zur 750-Jahr-Feier erschienene, als Doppeldissertation entstandene Buch über die Stadt Frauenfeld im 19. und 20. Jahrhundert vermittelt auf eine anregende Weise moderne Stadtgeschichte. Bewusst verlassen die beiden Basler Historiker die umfassende chronologische Darstellung und greifen statt dessen Einzelthemen heraus, die den besonderen Charakter Frauenfelds im Übergang zur modernen Industrie- und Dienstleistungsgesellschaft aufzeigen.

densten Aspekten des wirtschaftlichen, gesellschaftlichen und politischen Lebens. Die Palette reicht vom Wandel des ehemaligen Landvogteisitzes bis zur Kantonshauptstadt, über die Anfänge des eidgenössischen Waffenplatzes bis zum Kultur- und Sportleben in den 1950er Jahren. Den Abschluss der historischen Untersuchung bilden fünf Porträts sehr verschiedener Menschen aus dem heutigen Frauenfeld, die – eingebettet in die verallgemeinernden Daten der Volkszählungen von 1970, 1980 und 1990 – die «Einmaligkeit» und «Einseitigkeit» persönlicher Erfahrung dokumentieren. Ergänzt wird der darstellende Teil durch eine Zeittabelle und einen umfassenden statistischen Anhang.

Insgesamt ist den Autoren ein eindrückliches sozialgeschichtliches Werk gelungen, das mit seinen zahlreichen interessanten Abbildungen sowohl zum Blättern als auch zum Verweilen einlädt. Durch die Auswahl der Themen erhalten die Lesenden vielfältige Informationen zum Wandel des Alltagslebens, wird doch zum Beispiel sowohl über das bürgerliche Leben in Frauenfeld um 1820 als auch über die Veränderungen im Bestattungswesen von 1874 bis 1926 berichtet.

Eine spannende Lektüre bietet auch das Kapitel über die Zwischenkriegszeit, zugleich wird hier aber ein grundsätzliches Problem der Untersuchung deutlich. Die weitgehende Dominanz lokaler Perspektiven gibt oft ein verzerrtes Bild, besonders wenn man berücksichtigt, dass die schweizerische Regionalgeschichte dazu neigt, die Politiker aus dem eigenen Umfeld als tüchtig, gemässigt und im Dienste des Landes stehend darzustellen (in diesem Falle der 1920 in den Bundesrat gewählte Heinrich Häberlin). Dementsprechend wird sowohl der Rechtsrutsch des Bürgertums nach dem Landesstreik als auch die Hetze gegen Kommunisten und Ausländer verharmlost. Eine ähnliche



Verzerrung findet sich im folgenden Abschnitt über die 30er Jahre. Während nur ganz knapp darauf hingewiesen wird, dass die Fronten im Thurgau kaum Anhang gefunden hätten – die Frage nach nationalsozialistischen Organisationen oder latentem beziehungsweise offenem Antisemitismus fehlt ganz –, wird um so breiter über den Schulterschluss zwischen Arbeiterbewegung und Bürgertum berichtet. Ohne jede Beschönigung kommt aber die abweisende Haltung der Behörden und der Bevölkerung Frauenfelds gegenüber Flüchtlingen in der Phase von 1938 bis 1943 zur Sprache, wobei auch hier in einer verkürzenden Betrachtungsweise Bedrohung und Krieg zur Erklärung herangezogen werden. Die schon seit dem Ersten Weltkrieg einsetzende Entwicklung zu Fremden- und Judenhass bleibt als Folge der zu lokalen Perspektive ausgeklammert.

Diese Einwände sollen die Leistung der Autoren aber keineswegs schmälern: Das sorgfältig erarbeitete Werk bietet einer breiten Leserschaft eine lebendige, kritische und unterhaltsame Auseinandersetzung mit der Vergangenheit.

Max Lemmenmeier (St. Gallen)

ROLAND BUTIKOFER
LE REFUS DE LA MODERNITÉ
LA LIGUE VAUDOISE: UNE EXTRÊME DROITE ET LA SUISSE, 1919–1945

ÉDITIONS PAYOT, LAUSANNE 1996, 505 P., FS 50.–

Selon des modalités variant en fonction notamment de l'ère géographique et des cultures politiques, des historiens comme Z. Sternhell, P. Milza et Ph. Burrin pour la France, H. U. Jost et A. Mattioli pour la Suisse, ont relevé l'affirmation en Europe, au sortir de la Première Guerre mondiale, d'une Nouvelle droite autoritaire, antidémocratique, hostile au libéralisme. En

Pays de Vaud, ce déni de la modernité se cristallise autour d'un groupe: Ordre et Tradition, fondé par Marcel Regamey, et dont Butikofer suit l'affirmation de la doctrine entre la crise économique mondiale (1919–1923) et la crise des années 30. Ce groupe aux effectifs squelettiques jouit d'une influence politique non négligeable, tant les hommes qui le dirigent, réussissent, par «capillarité», à faire fleurir certaines de leurs idées au sein des horizons idéologiques et politiques de la droite vaudoise et à y tisser des liens. Durant l'entre-deux-guerres, cette réaction à la modernité («l'État social, la concentration capitaliste, le développement urbain, l'éclatement des cadres de référence culturelle, le sentiment d'un déclin de la morale») caractérise d'ailleurs le discours de la droite vaudoise.

Ce modeste cercle d'intellectuels, qui prend le nom de Ligue vaudoise dès 1934, se retrouve ponctuellement aux côtés des partis libéral et radical vaudois. Il initie et porte également toute une sociabilité d'extrême droite en s'affichant avec des fronts philofascistes romands et alémaniques, notamment au sein de la Ligue des Patries romandes (1934–1936). À ce titre, il s'inscrit de plain-pied dans la contestation de l'ordre libéral et des institutions démocratiques fleurissant en Suisse lors du «printemps des fronts». Cette cohabitation entre mouvements de rénovation nationale ne se déroule pas sans heurts, et l'un des grands mérites de cette étude, très solide et richement documentée, est de montrer qu'au-delà d'un certain nombre de traits communs au plan programmatique, les conflits de personne, la volonté d'hégémonie affirmée par les ligueurs vaudois au sein de plates-formes d'extrême droite «supracantonaux», leur méfiance à l'égard le style fasciste trop ostentatoire de l'UN et de son chef: Georges Oltramare, et leur défense acharnée d'un fédéralisme intégral, concourent

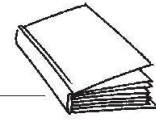
à l'échec de l'affirmation d'un extrémisme de droite à l'échelon national. Ainsi, les traditionalistes vaudois restent prisonniers d'une ambiguïté fondamentale: la nécessaire recherche d'alliances avec des mouvements tels l'UN ou le Front national le dispute à la volonté de ne pas se compromettre avec des formations aux ambitions nationales et, de fait, condamnées comme tendanciellement unitaires.

Armée d'un programme politique réactionnaire, défendant la renaissance de la patrie vaudoise au sein d'une Confédération d'États souverains, la Ligue vaudoise participe à des actions à l'échelon national, comme en 1938 lors de la campagne contre le principe constitutionnel de l'unification du Code pénal suisse – vu comme une réduction de la souveraineté cantonale au profit d'une centralisation jugée excessive. En 1940, elle ne compte pas moins de dix membres au Grand Conseil et peut s'enorgueillir de la présence de deux des siens au Conseil national et d'un au Conseil d'État. Ce mouvement s'insère dans les grands horizons d'appréhension de la société suisse de l'entre-deux-guerres. À l'instar des droites helvétiques, la Ligue se montre très hostile au socialisme et favorable à la suppression du Parti communiste, comme le montre son activité au sein de la Communauté d'action nationale (1937–1938), ralliement hostile à la III^e Internationale, dont l'historique et les réseaux sont ici mis en lumière avec une très grande intelligence. L'échec de la Communauté d'action nationale démontre l'impossibilité de toute alliance durable entre la Ligue et les partis politiques. L'antisémitisme des traditionalistes vaudois épouse les thèses de l'Action française et ne se distingue en rien, selon l'auteur, de celui qui est propagé par toutes les extrémismes de droite. Tout en s'affirmant plus sociale que raciale, la mixophobie d'Ordre et

Tradition verse rapidement dans le racisme: elle considère que le Juif est un être à part, rigoureusement inassimilable. Elle prône, au sein d'un État de Vaud rénové, l'instauration d'un «statut israélite» en s'inspirant des mesures prises contre les juifs par les autorités fascistes en Italie. En 1942, la Ligue enjoint les autorités fédérales à ne pas prêter attention aux personnalités qui, à l'instar du théologien Karl Barth, militent pour une politique d'asile fondée sur un large accueil; elle se prononce, au contraire, pour un renforcement des mesures drastiques prises aux frontières.

La doctrine des antidémocrates vaudois s'inspire de l'empirisme organisateur français et du néo-thomisme, dont cette étude permet de mieux apprécier l'empreinte dans les milieux intellectuels et politiques en Suisse romande, un enracinement qui s'étend bien au-delà des seuls cercles catholiques. En mettant en relief un corpus doctrinal cohérent et structuré, ses auteurs, sa réception et leurs interactions; en analysant l'adéquation de convictions doctrinales à une situation historique, leurs capacités à intégrer des horizons d'attente de l'opinion publique; en tissant les liens polysémiques entre préoccupations intellectuelles et culturelles et réflexions stratégiques et politiques, Butikofer livre ici l'étude la plus complète réalisée à ce jour sur un mouvement d'extrême droite en Suisse. Gageons que ce témoignage du renouveau historiographique en cours soit annonciateur de nouveaux chantiers.

Bertrand Tappolet (Genève)



URIEL GAST
**VON DER KONTROLLE
ZUR ABWEHR**
DIE EIDGENÖSSISCHE FREMDEN-
POLIZEI IM SPANNUNGSFELD
VON POLITIK UND WIRTSCHAFT
1915–1933

CHRONOS, ZÜRICH 1996, 438 S., FR. 58.–

Uriel Gast untersucht mit der Eidgenössischen Fremdenpolizei jene Institution, die wie keine andere die Geschichte der Ausländerpolitik der Schweiz im 20. Jahrhundert geprägt hat. Um die Entwicklung seines Forschungsgegenstandes zu strukturieren, hat der Autor vier Hauptkapitel gewählt. Zunächst befasst er sich mit der Entstehung der Fremdenpolizei im Ersten Weltkrieg, dann mit der schrittweisen Liberalisierung der kriegsbedingten Einreisebestimmungen, der dritte Teil behandelt die «Überfremdungsbekämpfung», und zum Schluss folgt ein Blick auf die Zeit der Weltwirtschaftskrise. Dabei verharret er nicht nur bei einer reinen Institutionengeschichte, sondern situiert das Handeln der Fremdenpolizei im allgemeinen Überfremdungsdiskurs der Zeit. Auffällig sind auch die vielen aktuellen Bezüge. Als Beispiel sei die Einbürgerungsfrage herausgegriffen. Dort waren noch Mitte der 20er Jahre nachdenkliche Stimmen zu vernehmen, die das Bürgerrecht für alle in der Schweiz geborenen Kinder als besten Weg zur Integration ansahen.

Vor dem Ersten Weltkrieg oblag die Regelung des Aufenthalts von Ausländern in der Schweiz den Kantonen. Erste Anstösse zu einer strengeren Fremdenkontrolle gingen im Jahre 1915 von den kantonalen Polizeidirektoren aus. Vor allem das Politische Departement erwies sich in den folgenden Debatten als treibende Kraft einer verschärften und zentralisierten Einreisekontrolle. Die bisher in fremdenpolizeilichen Fragen bestimmenden Kantone wurden schrittweise in eine zen-

tralstaatliche Lösung eingebunden. Ziel war die Abwehr unerwünschter Ausländer. Dem entsprach eine mit der zunehmenden wirtschaftlichen und sozialen Krisenlage anwachsende Fremdenfeindlichkeit, die an die Überfremdungsdiskussionen der Vorkriegszeit anknüpfte. So entstand ein allgemeines Bedrohungsgefühl, das in der ersten Notverordnung des Bundes zur Ausländerkontrolle vom 17. November 1917 mündete. Damit war ein Wendepunkt in der Ausländerpolitik erreicht. Von nun an bestimmte der Bund die Richtlinien. Auf der Grundlage der Verordnung entstand zunächst die im EJPD angesiedelte Zentralstelle für Fremdenpolizei, die spätere Eidgenössische Fremdenpolizei. Im März 1919 übernahm der damals gerade 31jährige Heinrich Rothmund deren Leitung. Gemeinsam mit Ernst Delaquis, dem Chef der eidgenössischen Polizeibehörde, ging er daran, seine Vorstellung der Ausländerpolitik umzusetzen. Für beide hiess dies: Abwehr der vermeintlichen Überfremdung.

Nach Ende des Ersten Weltkrieges setzte rasch Kritik an den strengen Einreisebestimmungen ein. Vor allem die Tourismusbranche forderte Erleichterungen, um den Fremdenverkehr wieder zu beleben. Obwohl diese Vorstösse schrittweise zum Abbau der Restriktionen führten, blieb die Abwehrdoktrin der Fremdenpolizei insgesamt bestimmend. Höchste Maxime war die «Sicherheit» der Schweiz. Viele Beispiele belegen die Furcht vor unerwünschten bolschewistischen Agitatoren – oder das, was die Fremdenpolizei dafür hielt. Dabei dienten oft Unterstellungen als Argument, wie das Beispiel Rothmunds belegt, der anlässlich von Visaverhandlungen 1921 den skandinavischen Staaten unterstellte, dass «ihre Angehörigen teils stark vom Bolschewismus infiziert seien». (173) Aber auch aussenpolitische Erwägungen spielten immer wieder eine Rolle. So plädierte das ■ 189

EPD dafür, Angehörige solcher Staaten grosszügiger zu behandeln, «die uns nur sehr wenige Fremde senden, bei sich aber grosse Schweizerkolonien gut aufnehmen». (176) Abschluss der Übergangsphase war die letzte Notverordnung des Bundesrates über die Ausländerkontrolle vom November 1921. Sie gab den Kantonen zwar die Kompetenz über den Niederlassungsentscheid zurück, der Bund behielt sich aber ein Einspracherecht vor.

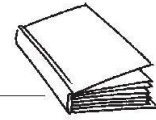
Kernpunkt der Arbeit ist der dritte Teil über den geradezu missionarischen Eifer der Fremdenpolizei bei der Überfremdungsbekämpfung. Es würde zu weit führen, die erschreckenden Beispiele fremdenfeindlichen Denkens vorzustellen. Besonders beklemmend sind die vielfach belegten antisemitischen Grundmuster. So bemerkte Rothmund bereits 1923 über deutsche Juden: «Wir wollen diese Ausländer nicht, auch wenn sie zur Kur etc. einreisen und Geld in die Schweiz bringen» (243), und Bundesrat Heinrich Häberlin phantasierte 1927 über das Problem, ob die Schweiz es dulden könne, wenn von ausländischen Firmen «ein paar Jahre lang uns lauter israelitische Filialleiter präsentiert werden». (256) Den Antisemitismus ergänzen die Angst vor ausländischen Agitatoren, die Sorge vor wirtschaftlicher Konkurrenz, der Schutz des Arbeitsmarktes und die allgemeine Überfremdungspsychose. Insgesamt weist Gast nach, dass die aus den Jahren nach 1933 bekannten Motive einer restriktiven Flüchtlingspolitik weitgehend auf den Denkmustern der 20er Jahre beruhen.

Mit dem Aufkommen der Weltwirtschaftskrise verschärfte sich die Wahrnehmung des «Ausländerproblems» nochmals. Mit der Verabschiedung des Gesetzes über den Aufenthalt und die Niederlassung von Ausländern (ANAG) vom 26. März 1931 erlebte die Fremdenpolizei die Verwirklichung ihrer langjährigen Ziele.

erfolgte eine drastische Einschränkung neuer Arbeits- und Aufenthaltsbewilligungen. Viele ausländische Arbeitnehmer mussten die Schweiz verlassen. Ein abschliessender Blick auf die Flüchtlingspolitik des Jahres 1933 belegt das bereits Bekannte. Gast hält zu Recht fest, dass die Fremdenpolizei mit ihrem «einseitig auf Abwehr fixierten Denken» schlecht gerüstet gewesen sei, diese Herausforderung zu meistern. (358) Ein Urteil, dass man auch umdrehen könnte, denn aus der Perspektive der «Abwehrideologie» war sie bestens gerüstet, wie die kommenden Jahre zeigen sollten.

Was bleibt nach der Lektüre? Vor allem wohl der beklemmende Eindruck einer Behörde, die den grundlegenden Kurswechsel in der Ausländerpolitik nach dem Ersten Weltkrieg ideologisch getragen und politisch verankert hat. Sie war damit einer der entscheidenden Protagonisten der verhängnisvollen Überfremdungsideologie. Zu danken ist Gast für seine klare Feststellung, dass die von der Verwaltung im Umgang mit den Ausländern geprägte Terminologie eine «eigentliche Sprachverformung» darstelle und «Ausdruck von juristischer und verwaltungstechnischer Abstraktion» sei, «welche die menschliche Dimension zum Verschwinden bringt». (18) Wer jemals fremdenpolizeiliche Quellen in Bund und Kantonen bearbeitet hat, wird dies nur bestätigen können.

Hermann Wichers (Basel)



LUCIEN CRIBLEZ
**ZWISCHEN PÄDAGOGIK
UND POLITIK**
BILDUNG UND ERZIEHUNG IN DER
DEUTSCHSPRACHIGEN SCHWEIZ
ZWISCHEN KRISE UND KRIEG
(1930–1945)

PETER LANG, BERN 1995, 444 S., FR. 57.–

La politique de défense spirituelle mise en place en Suisse entre 1930 et 1945 ne peut pas être comprise uniquement comme le versant culturel d'une stratégie militaire de défense face aux puissances étrangères environnantes. Elle constitue bien plutôt une réaction à la situation de crise interne dans laquelle s'est trouvé le pays dans l'entre-deux-guerres. Les discours qui érigent alors la démocratie et la diversité culturelle en spécificités nationales et prônent la cohésion nationale s'efforcent de revaloriser des principes dont la légitimité est ébranlée. Une partie des élites intellectuelles et politiques, surtout les fractions les plus jeunes, a en effet remis en cause la démocratie et l'État dans leur conception libérale leur reprochant notamment une incapacité à faire face aux difficultés économiques et à endiguer le déclin de la «vraie culture». À partir de ce cadre général d'interprétation, Lucien Criblez cherche à décrire les formes prises par les rapports entre politique et éducation pendant cette période. Il s'attache plus précisément à montrer comment cette situation de crise politique, culturelle et économique, a affecté le système d'enseignement et comment on a, pour tenter de la surmonter, élaboré un discours pédagogique et envisagé de transformer les institutions scolaires.

Cette perspective d'analyse le conduit à aborder des aspects assez divers. Le chapitre consacré aux universités rend compte des critiques adressées à l'enseignement supérieur par ceux qui

déplorent sa démocratisation et des préoccupations des milieux intellectuel, académique et politique face au nombre croissant de diplômés dans un contexte où les débouchés professionnels se raréfient. Dans un deuxième temps, ce sont les attitudes politiques des universitaires et les mesures prises à l'égard de ceux qui partagent les conceptions nazies et fascistes qui sont évoquées. Lucien Criblez s'intéresse aussi aux tentatives faites à ce moment-là pour prolonger d'une année la durée de la scolarité obligatoire. Celles-ci mettent en évidence comment les acteurs de l'époque ont cru pouvoir atténuer les difficultés sur le marché de l'emploi à travers une réorganisation du système d'enseignement. Dans un registre plus classique sont ensuite répertoriés les différents canaux à travers lesquels le discours et la propagande nationalistes constituant le cœur de cette défense spirituelle vont être diffusés, à savoir les médias, l'exposition nationale de 1939 et bien sûr les institutions scolaires. Les questions et la politique linguistiques sont aussi abordées en tant qu'une partie de cette entreprise de consolidation de l'unité nationale.

L'intérêt et la justification de ce large panorama se trouve dans les intentions théoriques de l'auteur. Cette étude se veut être en même temps une contribution à l'histoire de l'éducation (Bildungsgeschichte) et à l'histoire de la défense spirituelle encore lacunaires en Suisse. Les institutions d'enseignement et les conceptions en matière d'éducation n'étant pas indépendantes des autres structures sociales, en particulier du système économique et politique, il est possible d'éclairer une problématique et une période d'histoire générale à travers une histoire de la formation. De plus, il s'agit d'examiner si les périodes de crises produisent un type récurrent de discours et d'interventions en ce qui concerne le

domaine de l'enseignement et de l'éducation.

Ces perspectives demanderaient cependant à être travaillées plus avant afin que certains aspects empiriques puissent être mieux approfondis et que les liens entre les différentes dimensions traitées apparaissent plus clairement. Par exemple, il n'est pas sûr qu'il soit possible et pertinent de traiter dans le même mouvement le système d'enseignement dans ses différents degrés et le «discours pédagogique», qui pour Lucien Criblez englobe tous les efforts faits pour transmettre certaines valeurs non seulement aux écoliers et étudiants mais à l'ensemble de la population. Dans cette perspective, l'entier du fonctionnement des structures éducatives n'est peut-être pas aussi directement et simplement déterminé par les objectifs que s'assignent les acteurs politiques, à moins qu'on entende sous le terme d'éducation le processus de socialisation en général. Et si dans la période de défense spirituelle on tente bien d'utiliser le système de formation pour résoudre des problèmes sociaux, reste à examiner dans quelle mesure cette fonctionnalisation est particulière à une situation de crise. En outre, les discours tenus sur les caractéristiques, le présent et l'avenir de la Suisse, et ceux portant sur le devoir d'éducation nationale, le rôle ou la réforme des institutions d'enseignement, qui constituent le matériel essentiel de cette étude, ne permettent pas toujours de faire la part entre initiatives souhaitées et changements qui ont effectivement eu lieu.

En fonction de sa problématique centrée sur les relations entre «Pädagogik und Politik», entre «Bildung und Erziehung», cet ouvrage invite à se demander pourquoi l'enchaînement «crise» – «remise en cause des valeurs démocratiques» – «constitution d'une idéologie nationale et mise en place d'un système auto-

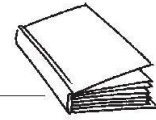
ritaire» ne s'est pas déroulé en Suisse comme dans d'autres contextes nationaux. À travers quelques indications comparatives avec l'Allemagne, Criblez note que la défense spirituelle a bien représenté une œuvre de propagande nationaliste. Cependant une moindre centralisation du système éducatif et la concentration des efforts de socialisation sur un plan strictement éducatif ont donné à cette entreprise une forme et des limites différentes, de même que le discours élaboré laissera, malgré toutes ses contradictions internes, prévaloir les valeurs de la démocratie et du fédéralisme contre les tentatives autoritaires. Par rapport aux débats actuels sur cette période, cet éclairage rappelle que les intérêts économiques n'ont pas été seuls en jeu.

Muriel Surdez (Berlin)

JULIAN SCHÜTT
GERMANISTIK UND POLITIK
SCHWEIZER LITERATUR-
WISSENSCHAFT IN DER ZEIT
DES NATIONALSOZIALISMUS

CHRONOS, ZÜRICH 1996, 342 S., FR. 44.–

Lange scheint es niemanden interessiert zu haben, welche Rolle die Schweizer Germanistik während der Zeit des Nationalsozialismus gespielt hat. Julian Schütt ist der erste, der sich eingehend mit der Materie beschäftigt hat. Die Ergebnisse seiner Studie, die auf einer Dissertation bei Peter von Matt beruht, sind von weitreichender Brisanz. Denn er untersucht im Anschluss an Bourdieu nicht nur das «literaturwissenschaftliche» Feld, sondern erprobt eine «ideologiekritische Doppellektüre», indem er auch nach der Stellung der Germanistik im politischen Raum fragt. Schütt versucht also, einen zweifachen Machtkontext zu beschreiben.



Konkret bedeutet dies, dass er nicht nur die universitäre Entwicklung der Schweizer Germanistik vom Ersten bis zum Ende des Zweiten Weltkriegs nachzeichnet, sondern auch ihre komplexe Verwicklung in die Öffentlichkeit. Was dabei zum Vorschein kommt, sind weniger eindeutig skandalöse Machenschaften als eine Vielzahl engherziger und opportunistischer Haltungen und Handlungen. Das gilt selbst für die Vorgänge, die zur schrittweisen Isolierung und Ausschaltung des verdienten Spitteler- und Keller-Herausgeber Jonas Fränkel geführt haben. Julian Schütt hat den «Fall» schon vor Erscheinen seines Werkes in der Tagespresse unter dem Titel «Ein Mann wird erledigt» dargestellt; im Untertitel ist von einem «Skandal» die Rede. Dem widerspricht jedoch seine eigene detailgenaue Schilderung der Vorgänge, die sich von 1933 bis 1954 hinzogen. Fast alle bekannten Schweizer Germanisten (Ermatinger, Faesi, Bohnenblust, Muschg, Staiger) mischten sich ein, ebenso der berühmte Chef des Departements des Innern, Philipp Etter. Doch kommt kaum direkter Antisemitismus gegen den jüdischen Wissenschaftler zum Ausdruck. Fatal war für Fränkel vielmehr die diffuse Mischung der Abwehr: mangelnde Toleranz gegenüber einem unbequemen, aber innovativen Kollegen, kleinkarierte Nachlassstreitereien, haltlose, untergründig-antisemitischen Unterstellungen (persönliche Bereicherung an der Keller-Edition) sowie eine formaljuristisch abgesegnete Hartherzigkeit.

Statt der Enthüllung empörender Abscheulichkeiten also schwer fassbare Geschichten, die von Anpassungsdruck, Selbstgerechtigkeit und Intoleranz erzählen. Schütts Verdienst ist es, diese Geschichten geduldig und vorurteilslos nachzuerzählen. Auch da, wo voreilige Schlüsse naheliegen, bei der kurzzeitigen Mitgliedschaft von Emil Staiger in der

Nationalen Front 1933/34 oder bei der Teilnahme von Faesi, Ermatinger und Bohnenblust an der 50-Jahr-Feier der Goethe-Gesellschaft inmitten von Hakenkreuzfahnen bleibt Schütt sachlich und ist bemüht, zeittypische Gemeinsamkeiten und übergeordnete Marktzwänge nicht zu unterschlagen.

Eine auffällige Gemeinsamkeit jenseits unterschiedlicher literaturwissenschaftlicher Positionen ist etwa die Dominanz antimodernistischer Einstellungen in der helvetischen Germanistik. Auch da, wo man den Antisemitismus der NS-Ideologie nicht teilt, bringt man sich durch die explizite Abwehr von Grossstadt, Weimarer Republik, Proletariat, Literaten und Avantgarde in deren Nähe. Eine prominente Ausnahme bildet hier nur Walter Muschg.

Eine weitere wichtige Gemeinsamkeit, von der auch Walter Muschg nicht ganz auszunehmen ist, stellt ausserdem die Abgrenzung gegenüber der Exilkultur dar, die im einzelnen für die Betroffenen verheerende Folgen haben konnte. Schütt arbeitet pointiert das Paradox heraus, dass eine Germanistik, die fachlich den Begriff der «Einführung» ins Zentrum stellte, faktisch zum Mitgefühl für die Opfer des Nationalsozialismus unfähig war: «Jene Gelehrten, die am vehementesten das intime Erlebnis mit Dichtern und ihren Texten forderten oder von Einführung sowie Verantwortlichkeit gegenüber der Gemeinschaft schwärmten – sie liessen faktisch diese Forderungen in der NS-Zeit am schmerzlichsten vermissen.»

Trotz der Sorgfalt und der Breite von Schütts Untersuchung bleiben am Schluss viele Fragen offen. Sie betreffen sowohl den Gegenstand wie auch Schütts Zugriff. Einzelne Positionen werden nur knapp umrissen, Fritz Strich etwa; Max Wehrli wird hauptsächlich in den Anmerkungen berücksichtigt.

Insbesondere stellt sich aber die Fra-

ge, ob eine Darstellung der Zeit des Nationalsozialismus, die das Wissen um die Shoah ausklammert, nicht schlicht ver-harmlosend sei.

Martin Luchsinger (Basel)

ANTOINE FLEURY,
ROBERT FRANK
**LE RÔLE DES GUERRES DANS
LA MÉMOIRE DES EUROPÉENS
LEUR EFFET SUR LA CONSCIENCE
D'ÊTRE EUROPÉEN
ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ
PAR L'INSTITUT EUROPÉEN
DE GENÈVE**

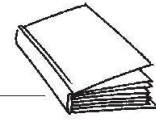
ÉDITIONS PETER LANG, BERNE 1997, 186 P., FS 39.–

Cet ouvrage, qui rassemble les contributions du colloque organisé en 1993 par l'Institut européen de l'Université de Genève, constitue un aboutissement provisoire de la réflexion menée par l'une des équipes participant au programme de recherches, dirigé par René Girault, sur «*Identité et conscience européennes au XXe siècle*». Comme le laisse espérer le titre du livre, les auteurs sont de nationalités diverses (plusieurs Français, une Espagnole, un Italien, une Allemande et un Hollandais).

Dans son introduction, Antoine Fleury définit ainsi le principal objectif de l'entreprise: identifier puis analyser ce qui a pu contribuer à travers les expériences vécues pendant les guerres du XXe siècle à l'émergence d'une conscience européenne. La recherche a donc été orientée en direction des guerres et de leurs mémoires, ainsi que vers certains milieux censés être révélateurs (avant tout les prisonniers de guerre, les résistants, les détenus et déportés).

Le résultat confirme une observation d'Antoine Fleury selon qui la mémoire des

guerres est toujours fille des présents successifs et non témoignage «neutre» du passé. La mémoire se transforme au gré des circonstances et des événements, s'instrumentalise sous l'effet des nouvelles contraintes politiques auxquelles sont confrontés les collectivités et les «acteurs du souvenir». Ainsi, dans le Nord de la France, le souvenir de 14–18 resurgit immanquablement lorsque cette région subit à nouveau l'occupation allemande en 1940 (*Annette Becker*). Mais si les premiers résistants de 1940 pouvaient s'appuyer sur les souvenirs de la Grande Guerre pour mettre en place des services de renseignements, une presse clandestine et des réseaux d'évasion, l'union sacrée faisait cependant défaut... Tout aussi éclairant par rapport à ce point est le cas des associations d'anciens résistants et victimes de la persécution qui s'entre-déchirent et se disputent l'héritage symbolique de 1939–1945 pendant la guerre froide (*Pieter Lagrou*). L'article de Lagrou, qui est à notre avis le plus intéressant de l'ouvrage (bien qu'excessivement touffu), reconstitue l'histoire de ces associations en s'appuyant sur des sources de première main. L'auteur montre qu'après une phase d'euphorie «résistancialiste» internationale dans l'immédiat après-guerre, la guerre froide divise les associations en «école anti-fasciste» et en «école totalitariste». Alors que la République fédérale allemande (RFA) cherche à payer ses fautes par la *Wiedergutmachung*, la République démocratique allemande (RDA) se légitime constamment par une rhétorique et une symbolique antifascistes, tandis que toutes les deux Allemagnes tentent de récupérer à leur profit la mémoire des camps. Cette polarisation manichéenne, compréhensible eu égard à la politisation des années 1930–1960, semble céder la place, à partir des années 60, à des mémoires plus «catégorielles», dont la plus importante est bien sûr la mémoire juive.



Quant à la question qui sous-tend toutes les contributions, c'est-à-dire l'effet des guerres sur le développement de la conscience européenne, le constat apparaît sans équivoque: les mémoires nationales – ou spécifiques – ont partout primé la constitution d'une mémoire européenne, comme le regrette Antoine Fleury qui voit dans la fin de l'affrontement Est-Ouest une possibilité pour cette mémoire européenne de se constituer, avec l'aide des historiens et à l'écart des utilisations «idéologiques» du passé. Lagrou met en évidence la fausse continuité qui relierait l'Europe telle qu'elle a été imaginée dans certains textes fondateurs de la Résistance et l'Europe de la Communauté économique européenne (CEE), de la Communauté européenne de défense (CED) ou de l'OTAN. Ses réflexions rejoignent celles que l'on trouve dans l'analyse des images de l'Europe et des Européens chez les résistants pendant la guerre (*Robert Frank*). Frank affirme en effet qu'il est «impossible de croire à une explication linéaire, démontrant que la construction de l'Europe descend en droite ligne de la pensée et de l'action résistante». (p. 81) Les résistants ne partageaient pas tous la même vision de l'Europe et combattaient d'abord pour la patrie. Et le même de nuancer aussitôt qu'«il serait tout aussi erroné de ne pas voir comment la Résistance a fait surgir une conscience européenne chez nombre de décideurs qui seront au pouvoir dans les années 50, surtout chez les chrétiens et les socialistes». (p. 81) Par ailleurs, l'expérience vécue par des millions d'Européens concentrés en Allemagne lors des derniers et terribles soubresauts de la guerre – expérience tout à fait extraordinaire – n'a pas accouché d'un sentiment européen particulièrement net chez les anciennes victimes du Reich (*Yves Durand et François Cochet*). Bien que la situation de la fin de la guerre ait permis

aux prisonniers et concentrationnaires une plus grande connaissance réciproque, c'est bien le regroupement par nationalités – voire même par «popotes» – qui a prédominé. Plus tard, il semble qu'une prédisposition favorable à l'Allemagne, donc à l'idée européenne, se soit surtout manifestée chez ceux qui ont le plus profité de la cohabitation avec les Allemands et, paradoxalement, chez ceux qui ont le plus souffert (les déportés politiques). Les autres, pour aller vite, épouseront d'abord les catégories de la Libération (fascistes *versus* antifascistes), puis celles de la guerre froide (vainqueurs occidentaux *versus* vainqueurs orientaux). Cette conclusion vaut aussi pour les Français anciens prisonniers de guerre et travailleurs requis interrogés dans le cadre d'une enquête d'histoire orale (*Helga Bories-Sawala*). Ces derniers ne trahissent aucune attitude spécifique vis-à-vis de la construction européenne. Contrairement à cette recherche méthodologiquement discutable (seulement 3 prisonniers de guerre et 10 travailleurs requis civils interviewés), une étude portant sur les fédérations françaises d'anciens prisonniers et d'anciens déportés, en recourant à la presse publiée par les deux grandes organisations rivales qu'étaient la Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre (FNCPG) et la Fédération nationale des déportés et internés résistants patriotes (FNDIRP), parvient à un résultat qui accentue le «rôle moteur» joué par les anciens prisonniers de guerre dans le rapprochement franco-allemand, en dépit de profondes divergences au niveau des convictions et des buts (*François Cochet*). En effet, après le «temps de la revanche» inspiré dans les deux fédérations par des sentiments anti-allemands s'amorce, dans le sillage du débat au sujet de la CED et surtout au sein de la FNCPG, un mouvement de rapprochement avec l'Allemagne, qui témoigne

d'une certaine sensibilité pour la question européenne – même si chaque fédération se tourne en fait vers «sa» moitié de l'Allemagne: la FNCPG anticommuniste vers la RFA, la FNDIRP pro-communiste vers la RDA.

À signaler encore une contribution à propos des représentations de l'Europe chez les diplomates français tiraillés, durant la guerre, entre des pôles antagonistes (Vichy/Londres) et par conséquent soumis à des modèles européens différents (*Rémi Boyer*), une étude sur les liens assez complexes entre résistants piémontais et maquisards dauphinois en 1944–1945 (*Gianni Oliva*), et enfin une

recherche sur l'«européanisme» du journaliste et homme politique espagnol Luis Araquistáin (*Josefina Cuesta Bustillo*).

On le voit, l'ouvrage est d'une grande richesse. Il contient beaucoup d'informations et aborde un thème qui s'avère passionnant. Il est toutefois dommage que certains articles se noient dans les détails, perdent de vue la problématique initiale ou encore manquent quelque peu d'élaboration. Cela étant, la suite, qui va sonder plus à fond les enjeux de mémoire en relation avec la guerre froide, s'annonce au moins aussi intéressante.

Luc van Dongen (Genève/Berne)